

Compte-rendu : Nicolas Tertulian, "Pourquoi Lukacs ?" (Paris : Éd. de la MSH, 2016)

Vincent Charbonnier

▶ **To cite this version:**

Vincent Charbonnier. Compte-rendu : Nicolas Tertulian, "Pourquoi Lukacs ?" (Paris : Éd. de la MSH, 2016). La Pensée, 2018, pp.140-143 (n°390). hal-01806524

HAL Id: hal-01806524

https://univ-tlse2.hal.science/hal-01806524

Submitted on 3 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nicolas Tertulian, *Pourquoi Lukács ?* Paris : Éd. de la MSH, 2016 (coll. « 54 », 380 p.)*

L'ouvrage de Nicolas Tertulian (NT) sur Lukács est un événement qu'il faut saluer tant il manquait, en France, une présentation de la pensée de Lukács en sa *totalité*, autrement dit, dans l'*unité plurielle* de ses facettes, de ses méandres et de ses contradictions, une pensée dont il est sans doute l'un des meilleurs connaisseurs et que les nombreux articles qu'il lui a consacrés ont pu d'ores et déjà esquissé (et en ajoutant que leur recueil serait bienvenu). Mais NT est surtout l'un de ceux qui a véritablement introduit Lukács en France, en refusant la dichotomie stérile et paresseuse (mais malheureusement toujours vivace), entre un « jeune Lukács », à la pensée magnifique avec, par exemple, *La Théorie du roman* ou *Histoire et conscience de classe*, et un « vieux Lukács » à la pensée sclérosée avec des ouvrages comme *La destruction de la raison* ou *La signification présente du réalisme critique*, un Lukács, précocement sénile comme Sartre le disait du marxisme stalinien dans les années 1940, qui aurait abjuré son marxisme magnifique pour rentrer dans le rang obscur du dogmatisme stalinien.

Assurément un ouvrage important donc mais très déconcertant aussi en raison de sa tonalité résolument autobiographique, de la grande variété thématique des 27 chapitres qui le composent, laquelle n'est pas évidente au premier abord, ainsi que du foisonnement de son propos. On en pressent rapidement la visée totalisante, éminemment lukácsienne, visant à montrer la richesse et la complexité vivantes de la pensée de Lukács, dont le propos de NT est parent, ainsi que lui-même le reconnaît – « la rencontre avec Lukács n'a pas été due au hasard. Je l'ai rencontré parce que le cherchais. » (p. 8)

Il s'agit donc d'un ouvrage extrêmement riche, foisonnant nous l'avons dit, et souvent digressif également, dans lequel NT présente la pensée de Lukács, ses grandeurs, ses défauts ou ses carences mais aussi ses nombreuses questions et ses potentialités heuristiques. C'est ce qui en rend la lecture passionnante et la restitution difficile, laquelle, pour être fidèle et complète, excèderait par trop les limites d'une note de lecture. Aussi, se contentera-t-on d'insister sur quelques éléments saillants de l'ouvrage.

Le premier *filo conduttore* de cet ouvrage est donc la dimension autobiographique. Le premier chapitre de l'ouvrage (« À la recherche du vrai Marx ») permet à NT de planter un décor qui fut aussi, et par synecdoque, celui de Lukács. Ce décor c'est, avec force détails, les difficultés et les entraves multiples au déploiement d'une pensée marxiste authentique, c'est-à-dire (auto-)critique dans son pays d'origine, la Roumanie, et par extension dans les pays de l'est européen après 1945 sous le régime de la dogmatique stalinienne[1]. Un second *filo conduttore* ensuite qui s'entrelace au premier et qui se déploie dans une biographie intellectuelle de Lukács cette fois, insistant beaucoup sur ce qu'il doit à la pensée classique allemande comme ressources, à la fois initiales et continues de sa pensée (Hegel et Goethe pour n'en citer que deux figures cardinales). Cette biographie intellectuelle de Lukács ne se borne pas, toutefois, à simplement présenter la

* Compte-rendu paru dans *La Pensée*, janvier-mars 2018, n° 393.

1. De manière intéressante, NT souligne le caractère très national(iste) voire patriotique de ce dogmatisme. De ce point de vue, il vaut mieux parler *des* stalinismes ou plutôt, puisqu'il s'agissait de processus, de *stalinisations*, à chaque fois *teintées* par leur espace concret de déploiement.

genèse des grandes thèses de sa pensée. Elle les discute de manière serrée et instruite, par rapprochements et différences d'avec d'autres pensées, comme avec celle de Croce par exemple (dont Hegel est d'ailleurs une référence partagée), dont l'élaboration esthétique a été l'objet du travail doctoral de NT.

Évidemment, cette biographie intellectuelle n'est pas non plus exhaustive et se focalise sur des grands moments de sa pensée, souvent cristallisés par des ouvrages importants et qui ont fait date, comme, par exemple *La destruction de la raison* (1954). Dans une série de chapitres qu'il consacre à la défense lukácsienne de la raison, dont ce livre est une cristallisation (« La raison lukacsienne et ses adversaires », « Lukács et Simmel », « La critique du romantisme » et « Le face-à-face avec Kierkegaard et Nietzsche »), NT montre de manière convaincante et précise comment cette défense s'inscrit dans la continuité de la pensée de Lukács, de son refus de la guerre en 1914 à son engagement dans le mouvement communiste et plus encore, comment son refus de l'irrationalisme, en syntonie avec les positions de Thomas Mann dans les années 1920, plonge ses racines dans ses conceptions esthétiques des années 1910. Assurément le plus maudit des ouvrages de Lukács, *La destruction de la raison* n'est peut-être pas « son plus débile tract stalinien » (A. Kadarkay) comme on a pu hâtivement le qualifier et n'empêche nullement NT d'en pointer les carences et les erreurs, bien au contraire.

Cette question de la raison permet d'aborder une autre question importante, celle du « stalinisme » de Lukács. Car, plus que tout autre penseur marxiste, Lukács fut et demeure accusé d'en avoir été le héraut, en philosophie comme en esthétique. L'infamie que véhicule cette incrimination, une vieille grimace à force d'être invoquée, a d'abord pour fonction de récuser sa pensée sans autre forme d'analyse. À l'encontre de cette incrimination, usée à force d'être convoquée, NT insiste continûment, tout au long de l'ouvrage et dans la synthèse « Légende et vérités : les "autocritiques" et le "stalinisme" de Lukács », sur le fait que, contrairement aux apparences, tenaces – mais c'est leur raison d'être –, Lukács n'a jamais succombé au stalinisme mais l'a toujours combattu, *in interiore*, d'une manière non-spectaculaire, avec le souci, légitime, d'éviter la marginalisation, comme K. Korsch par exemple mais aussi, la pure et simple liquidation physique[2].

Encore une fois, NT insiste sur la profonde continuité de la pensée de Lukács, sur la robustesse et peut-être aussi le rigorisme de ses principes théoriques dont on a lui souvent reproché, sans vergogne, la constance, en particulier du point de vue – biaisé, il faut le noter –, de ses goûts esthétiques et littéraires et de ses réticences à l'égard des inventions formelles de la littérature du XX^{e} siècle. Là encore, NT présente d'une manière à la fois précise et informée, la pensée esthétique de Lukács et ses ressorts, en discutant ses thèses et en n'omettant pas de pointer ses contradictions, ses erreurs aussi tout comme les nombreuses critiques dont il fut l'objet, et toujours en les contextualisant (« Controverses autour de Lukács » et « Le "cas Lukács" : les grands débats »). Il importe à nouveau de souligner que cette constance n'est pas, comme on se

2. C. Preve souligne avec acuité dans son *Histoire du marxisme contemporain* (Paris, A. Colin, 2011, p. 25), qu'il y eut une position « intermédiaire entre le stalinisme et sa négation », celle « de ceux qui s'avérèrent conscients du caractère inacceptable, barbare et substantiellement non marxiste du stalinisme même, mais qui pensèrent qu'il s'agissait seulement d'une période initiale de crimes et d'excès qui se dissoudrait d'elle-même tôt ou tard » et que « des hommes comme Lukács furent typiques de cette attitude ».

hâte souvent de l'affirmer, la preuve de l'involution stalinienne de sa pensée, mais bien plutôt l'expression d'une profonde conviction, que NT résume parfaitement : « l'art véritable est l'expression de l'"homme intégral" ». La « *vox humana* qui résonne dans l'intériorité des œuvres est un condensé d'une expérience socio-historique à portée universelle [et] on ne peut pas dissocier l'intériorité de l'extériorité » (p. 271).

Ce principe de la *vox humana* comme « condensé d'une expérience socio-historique », autrement dit cette attention portée à l'histoire est ce qui caractérise le plus précisément le *motto* qui anime profondément la pensée de Lukács, ou, pour le dire autrement, son exigence de totalité (et de totalisation également). Cette exigence native de sa pensée le conduira précisément à entreprendre deux grandes œuvres à la fin de sa vie : *La spécificité de l'esthétique* et *Vers l'ontologie de l'être social* auxquelles NT consacre son dernier chapitre « L'auteur d'un des derniers systèmes philosophiques ». En les présentant ensemble, NT insiste d'abord sur leur étroite connexion thématique et problématique. Il insiste ensuite sur la réfutation de la réduction logiciste de l'histoire, hérité de la *Science de la logique* de Hegel, dont Lukács estime que, à la différence de Marx, Engels ne s'est pas suffisamment affranchi. Il insiste enfin sur la tentative de fonder une ontologie de la subjectivité qui traverse ses deux œuvres et qui aurait certainement irrigué l'« Éthique » qu'il projetait, une subjectivité qui ne soit pas un simple effet de structure mais bien une réalité *sui generis*. À cet égard, mais sans malheureusement pouvoir détailler, il faut absolument lire les chapitres consacrés aux liens de la Lukács avec la pensée philosophique française d'après 1945, Sartre et Merleau-Ponty.

Au terme de cette rapide restitution, on se permettra de regretter qu'un ouvrage de cette ampleur et de cette importance pour les études lukácsiennes, ne comporte qu'une « sélection bibliographique », incommode pour les œuvres de Lukács – présentées de manière chronologique en mélangeant éditions originales, et uniquement en allemand, et traductions françaises –, et sommaire quant aux travaux sur ce dernier. Nonobstant ces réserves, il convient de redire que si cet ouvrage est déconcertant il est aussi passionnant à lire et instructif. C'est là l'estime que nous lui devons.

Vincent Charbonnier, Université Toulouse 2-Jean-Jaurès, ERRAPHIS